

CAROLINE JEANNE

Le plaisir du jeu



Caroline Jeanne

Le Plaisir du jeu

© Caroline Jeanne, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8424-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : Manon Desmas

Photographie : Christophe Guibbaud

1

Il arrive un moment de sa vie où on perd le fil, où on ne sait plus pourquoi on se lève le matin. Où on ne parvient plus à s'accrocher à quelque chose qui nous donne envie de nous battre. Comme si l'univers tout entier se dérobaît sous nos pas. C'est exactement ce que ressentit Steffi lorsqu'elle s'extirpa laborieusement de son lit ce matin-là.

La veille au soir, elle n'avait pas mis de réveil. Pas préparé de bol vide prêt à recevoir ses céréales préférées. Pas plus qu'elle n'avait programmé la playlist qui lui aurait assuré, à coup sûr, de passer une journée réussie.

Depuis plusieurs semaines, elle se laissait porter par un spleen baudelairien qui ne la lâchait pas. Et qui, à force de durer, l'avait murée dans une espèce de léthargie quasi permanente. Elle aurait pourtant aimé remplacer les fleurs du mal par les fleurs du bien. Seulement, elle n'avait plus goût à rien. Certains jours, elle était même restée terrée dans son grand appartement toute la journée à tourner en rond, ou pire encore, elle ne s'était même pas levée.

Après avoir réussi à mettre un pied hors du lit, elle se traîna jusqu'à la salle de bain, retira sa chemise de nuit et alla sous la douche.

L'eau chaude qui ruisselait sur son visage se mélangea aux larmes qui dégouлинаient sur ses joues. Elle resta dans cet état, immobile, pendant de longues minutes. Elle se sentait perdue mais ne savait même pas pourquoi elle pleurait. Comme elle n'avait plus la notion du temps, elle fut soudainement ramenée à la réalité lorsque la sonnerie de son téléphone retentit.

Dans un premier temps, elle ne l'entendit pas. Du moins pas vraiment, juste vaguement, de loin, sans reconnaître ce bruit confus. Jusqu'à ce que les percussions si rythmées de l'intro de *Eye of the Tiger* finissent par la plonger une quinzaine d'années en arrière. Cette musique ne pouvait la laisser indifférente. Elle restait associée aux souvenirs que Steffi continuait à conserver dans un coin de sa tête. Elle se revoyait assise sur le siège passager de la vieille Peugeot et

entendait la voix diffuse de sa mère qui roulait en direction d'une destination parmi d'autres. Marseille, Dinard, Tarbes...Ensemble, elles avaient tant arpenté les routes de France et même d'Europe qu'elles connaissaient les cartes et les paysages de manière si précise. Il lui suffisait de fermer les yeux pour les revoir.

L'histoire de cette chanson était leur histoire à toutes les deux. Aujourd'hui encore, l'entendre lui procurait un sentiment bizarre. Et même des années après, les paroles continuaient à faire écho dans l'habitable de l'auto mais surtout à résonner en elle.

C'est finalement l'arrêt de la sonnerie de son portable qui la ramena en 2019 dans la salle de bain de son appartement.

Elle sortit de la douche, enfila un peignoir blanc et quitta la salle d'eau pour rejoindre le salon.

Elle vivait dans un très beau loft situé dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. La grande verrière qui dominait la pièce principale apportait une luminosité exceptionnelle à tout l'espace. Steffi aimait cet appartement. Elle avait eu un véritable coup de cœur à la minute où elle avait franchi le seuil de l'entrée et avait su qu'elle ferait tout pour y vivre. Les volumes dégagés, la hauteur sous plafond, cette lumière incroyable, tout était réuni pour qu'elle souhaite y poser ses meubles au plus vite.

Cette bâtisse n'était pas uniquement pleine de charme. C'est ici qu'en 1865, Claude Monnet avait peint l'une de ses œuvres maîtresses *Le déjeuner sur l'herbe*. Steffi entra immédiatement en communion avec ce lieu empreint d'Histoire. Cet endroit était tout simplement un enchantement.

Pourtant, ces derniers temps, cela ne suffisait plus à son bonheur. Un mal-être s'était installé en elle et ne la quittait plus.

Avachie dans le long canapé taupe perpendiculaire à la verrière et agencé dans le prolongement du salon, elle s'empara de son téléphone portable. Sa mère venait d'essayer de la joindre sans laisser de message mais machinalement, elle composa tout de même le numéro de sa messagerie.

« Eh Steffi ! Si ma mémoire est bonne, tu devais rentrer hier de ton super voyage à l'autre bout du monde.

Bon, je pensais que tu m'appellerais...Tu n'as sûrement pas eu le temps...Tu

es dispo pour qu'on déjeune ensemble ? Tu dois avoir tellement de trucs à me raconter. On dit 13 heures ? Dans notre cantine préférée.

Tu me manques tu sais... Ah j'allais oublier. Tu ne m'as toujours pas donné de réponse pour le réveillon du 31. C'est dans une bonne quinzaine de jours mais ça va venir vite. Penses-y. »

Steffi savait à quel point c'était important pour Sara de finir l'année et d'en commencer une nouvelle auprès d'elle. Pendant trop longtemps, elles n'avaient pas pu être ensemble pour fêter ce passage incontournable. Pour se serrer dans les bras et s'embrasser aux douze coups de minuit. Pour se souhaiter le meilleur pour l'année à venir. Ça leur avait manqué. Leur éloignement contraint et systématique de la mi-décembre à la mi-janvier les avait privées de ce bonheur simple de meilleures amies. Et c'était toujours au bout du fil qu'elles avaient échangé leurs vœux et leurs bonnes résolutions.

La vie de Steffi, ponctuée de voyages à travers le monde ne lui avait octroyé que peu de temps à Paris. Maintenant que les choses allaient changer, Sara comptait bien en profiter en passant le maximum de temps avec son amie. Et cela commençait par le réveillon de la Saint Sylvestre.

2019 avait été une année spéciale pour les deux jeunes femmes. Il s'était passé tellement d'évènements en peu de temps. Elles avaient vécu des émotions si incroyables que 2020 en était presque angoissante. Surtout pour Steffi.

Est-ce qu'un trop plein de bonheur était finalement une bonne chose pour continuer à avancer sereinement sur le chemin de la vie ?

Les mots de Sara embrouillaient davantage les pensées de Steffi et la tiraient un peu plus vers le fond. Elle aussi aurait aimé partager ces fêtes avec sa confidente de toujours. Seulement, elle n'en avait pas la force. Savait-elle où elle serait dans quinze jours ? Aurait-elle réussi à traverser l'état dépressif dans lequel elle s'était embourbée ? Le mal qui la rongait semblait ne pas avoir de limite, ni de remède. Vicieux, il s'était installé sans qu'elle ne s'en rende compte. Lentement, progressivement, sournoisement, tel un reptile qui attire sa proie pour la prendre au piège avant de la dévorer.

Elle s'était sentie de plus en plus fatiguée, puis de plus en plus fragile. Elle avait eu de moins en moins d'appétit, puis de moins en moins d'envie.

Cela faisait des semaines maintenant qu'elle ne sortait plus ou

occasionnellement. Personne ne s'était réellement inquiété puisque tout le monde la croyait heureuse à des milliers de kilomètres de là.

Elle ne pouvait pas rester comme ça. Elle devait à tout prix se faire violence et aller retrouver Sara dans leur restaurant préféré. Sa Sara, son amie, son âme-sœur, sa confidente. Celle qui connaissait toutes ses peines, toutes ses joies. Toutes ses certitudes, toutes ses angoisses. Toutes ? Non, pas toutes. Elle lui avait caché sa détresse des derniers temps. Pourquoi ? Ça sert à cela une amie. À se confier quand ça ne va pas. La voir lui aurait certainement fait le plus grand bien. Alors pourquoi n'avait-elle pas pu lui dire qu'elle n'avait plus goût à rien ?

Parce que Sara n'aurait pas compris. Parce que ça lui aurait fait trop mal. Parce que Steffi ne voulait pas l'inquiéter. Sûrement. Mais la vraie raison, plus profonde encore, c'était la peur. Steffi avait peur. Peur de la décevoir, Peur de ne plus être celle que Sara avait toujours tant admirée. Son modèle.

Maintenant, c'était le moment de vérité. Il était grand temps de cracher sa valda. Il fallait qu'elle se rende à ce rendez-vous. Il fallait qu'elle lui parle. Elle regarda sa montre qui indiquait 11 h 55, s'empara de son téléphone portable et tapa sur l'écran tactile :

« Salut, c'est moi. Ok pour 13 heures. L'endroit est parfait. J'ai en effet beaucoup de choses à te dire. »

L'heure de la téléportation n'existait pas encore. Pourtant, Steffi aurait aimé se téléporter dans le dix-huitième arrondissement.

Sois raisonnable, seuls tes jambes et tes pieds, avec l'aide du métro, t'amèneront à bon port.

Elle regagna son dressing, ne réfléchit pas longtemps à ce qu'elle allait porter et attrapa le premier jean et le premier pull chaud qui lui tombèrent sous la main.

Sur la pile de l'étagère de droite, elle saisit son tee-shirt préféré posé au-dessus de la pile mal rangée. Et, aussi vite qu'elle en était capable, elle s'habilla.

Une fois sur le trottoir de la rue Furstemberg, elle prit en direction de la rue de l'Abbaye qu'elle emprunta en tournant sur sa gauche. Puis, elle continua à droite sur la rue Cardinale pour regagner le boulevard Saint-Germain.

Elle marchait tel un automate sous un temps exécrable, humide et froid.

Souvent, en plein hiver, l'humidité adoucissait de quelques degrés la température ressentie mais là, c'était loin d'être le cas. Le vent glacial paralysait chacun de ses membres.

En sortant précipitamment de son appartement, elle n'avait pas pris de parapluie. Une petite pluie fine tombait sur ses cheveux attachés à la va-vite et commençait à traverser ses vêtements. Elle grelottait. Un temps digne d'un 11 décembre.

En face, elle aperçut l'entrée de la bouche de métro Mabillon, traversa le boulevard Saint-Germain, puis descendit de manière nonchalante les marches de la station.

Quand elle arriva sur le quai, le métro était en gare. Elle eut tout juste le temps de monter à l'intérieur avant qu'il ne reparte aussi vite qu'il était arrivé.

La rame était bondée. Les gens se bousculaient. Un homme ivre s'en prenait à une jeune femme :

— Eh ! Toi là-bas ! Arrête de me regarder comme ça. Tu veux ma photo ? Barre-toi de là j'te dis !

Steffi se sentit soudainement oppressée. Il fallait qu'elle descende le plus vite possible. Pas moyen de faire autrement. Elle étouffait, avait besoin de respirer.

La station suivante serait là dans quelques instants. Cela tombait bien, Sèvres Babylone était justement le lieu où elle devait descendre pour rejoindre la ligne 12. Et quand bien même ça n'aurait pas été le cas, elle serait malgré tout descendue tant l'air ambiant lui était irrespirable.

Dès que la porte s'ouvrit, elle se précipita hors du compartiment à la recherche d'un peu d'espace. Elle était à bout de force, complètement perdue, le regard dans le vague.

Elle avait tant de fois rejoint Sara là-bas qu'elle connaissait le trajet sur le bout des doigts. Machinalement, elle longea les longs couloirs dénués de lumière naturelle. Comme elle n'avait rien avalé au petit déjeuner et pas grand-chose les jours précédents, l'odeur pestilentielle d'urine trop présente dans les couloirs du métro lui donna la gerbe. Elle fut prise d'un haut-le-cœur et dût s'adosser quelques instants contre la voûte du tunnel pour reprendre ses esprits.

Elle parvint tant bien que mal jusqu'au quai qui devait l'emmener à la station des Abbesses. Le prochain métro était annoncé dans une minute.

On entend souvent qu'à la seconde où on s'apprête à commettre l'irréparable, on n'est plus conscient de ce qu'on fait. Comme si une force surnaturelle, une puissance inexplicable nous poussaient vers la mort. Pour Steffi, l'envie de vivre était devenue si insupportable qu'elle aurait dû crier, se révolter, perdre totalement le contrôle. Au lieu de ça, elle affichait un calme et une sérénité déconcertants.

Alors qu'elle se tenait là, debout, ce fut soudain le vide tout autour d'elle. Elle fit deux pas vers l'avant et au moment où elle entendit le métro approcher, elle se laissa tomber dans le vide.